

Critique n°4 : Jean Giono, *Ennemonde et autres caractères*

N'ayant pu terminer convenablement la lecture de l'ouvrage initialement choisi pour la quatrième critique, je me suis permis de faire la critique d'un ouvrage absent de la liste de lecture. Ma cinquième critique portera donc sur un ouvrage de la liste.

Ennemonde, voyage en Provence oubliée

Certaines œuvres méconnues du grand public, rencontrées au hasard, vous marquent à jamais. *Ennemonde et autres caractères*, dernier roman publié du vivant de Jean Giono, en fait tout à fait partie. Le décor ? Le Haut-Pays de Provence. Les hommes ? Des gaillards rougeauds, sous l'emprise des forces de cette nature oubliée, dont les manifestations élémentaires et les bataillons animaux matérialisent ce règne sans merci. Les femmes ? Diffformes dès qu'elles enfantent, leurs vies sont rythmées par les grossesses successives. Ce monde d'avant-guerre vous est dépeint par Giono avec une force évocatrice qui laisse pantois. Tantôt naturaliste, tantôt portraitiste, l'écrivain maîtrise tous les registres, varie les tonalités, scelle ses paragraphes de formules puissantes, incisives, tonitruantes. L'immense talent du conteur rassemble ces personnages au sein d'un récit qu'on ne peut plus quitter, une fois entamé. De quoi donner des complexes à qui prétend écrire...

Jean Giono fut souvent présenté comme un « voyageur immobile » tant ses écrits rapportèrent des saveurs étrangères, lui qui ne quitta jamais ou presque sa ville d'origine, Manosque. Toutefois, sa région natale a toujours occupé une place majeure dans son œuvre, fréquemment scindée en deux périodes : lyrique, jusqu'à la guerre, plus réaliste, jusqu'à sa mort, en 1970. Quoique provençale, cette œuvre relève du voyage pour tout un chacun. « L'étranger » fera connaissance avec cette région unique, l'autochtone puisera dans l'émerveillement de Giono pour redécouvrir sa terre, à une époque où ses habitants échappaient aux lois et à la puissance civilisatrice des voies de circulation. L'auteur transcende cette nature, l'œil qu'il porte sur l'environnement du Haut-Pays trahit tout à la fois sa grande connaissance des lieux, et son indéniable aptitude à traiter des idées.

La nature : les bêtes et les hommes.

Ce regard donne au lecteur l'impression de pénétrer dans un endroit hors du temps, hors du monde, qui échappe à nos conventions et dont tout être « normal » ne pourrait percevoir l'envers et les forces qui s'y cachent.

« Le mauvais temps aussi est très séduisant, il prend tout de suite des allures cosmiques. Il y a du galactique et même de l'extra-galactique dans son comportement. Il ne peut pas pleuvoir ici comme ailleurs, on sent que Dieu s'en occupe personnellement ; le vent y prend nettement en main les destinées du monde. »

Au cœur de cette nature, vivent des animaux. Ils la partagent avec les hommes, et à l'instar des éléments qui la composent, les bêtes sont investies d'un pouvoir supérieur, dont nul autre que Giono n'aurait pu décrire la teneur avec de tels mots. L'exploration se fait confrontation : aucun détail de ce pays n'échappe au lecteur. D'habitantes anonymes, les abeilles deviennent de véritables composantes héroïques. Elles s'échappent de l'ouvrage et le lecteur ne peut s'empêcher de regarder le ciel à la lecture de cet extrait :

« Ainsi, Zeus et le Dieu d'Abraham ne sont pas plus profondément ancrés dans ce monde que cette petite mouche blonde ; il lui suffit d'être un million ou deux et de se gratter le ventre avec des ongles d'un dixième de millimètre pour que sa colère soit à la mesure des espaces infinis. »

Sur la terre, le mouton, en contact avec les bergers, transmet sa bêtise par son œil à ses

pauvres gardiens. Les hommes et les femmes du pays sont décrits à de nombreuses reprises. Le tableau n'est guère reluisant, mais il est réaliste. On ripaille, un peu. On se tait, souvent. On tue, parfois. On tue pour aimer, aussi. Les portraits contenus dans *Ennemonde* sont d'une justesse jubilatoire. Un mélange d'acuité, de pudeur et de refus de la caricature. Si le titre annonce « et autres caractères », c'est parce qu'Ennemonde, l'héroïne, partage l'affiche avec d'autres personnages, croqués plus brièvement. Ces personnages mineurs, que l'on retrouve ensuite dans l'intrigue propre à Ennemonde, constituent une mise en bouche extrêmement cohérente. Giono nous prépare à l'arrivée de cette maîtresse-femme, imposante sur tous les plans, par des tableaux plus furtifs. Il convient de mentionner le génie de l'auteur : pendant une cinquantaine de pages, les digressions s'enchaînent avec une maîtrise incroyable. Jamais vous ne serez perdus, toujours vous poursuivrez votre lecture, enchantés par le talent narratif de Giono, qui promène son objectif d'une main très assurée et délivre des images d'une impeccable clarté.

Enfin, le gros morceau, Ennemonde. Personnage que l'on aperçoit au début du roman dans ses frustrations, ses déceptions, son désir d'auto-réalisation, et que l'on retrouve pour l'intrigue finale. Elle est à la fois une synthèse des mœurs de son pays, et symbolise les failles que l'on perçoit au sein de toute micro culture. Malgré ses cent trente kilos, son sourire totalement édenté, Giono la peint magnifique. Tout l'humanisme de l'auteur transparaît dans le récit de la vie d'Ennemonde : ses tragédies, ses peines, ses embrasements la consacrent dans toute son humanité.

Il ne vous reste plus qu'à découvrir ce merveilleux ouvrage. Hommes, bêtes, choses ; tout y est superbement raconté, dans un ballet qui ne s'interrompt peut-être qu'au début de l'historiette qui clôt l'ouvrage. Giono nous emmène en Camargue, et malgré la beauté toujours présente, le lecteur voudrait rester dans les hauteurs, entre les ubacs et les adrets. Ces paysages presque infernaux, dans lesquels le conteur est parvenu à insérer l'humanité toute entière, dans ses destins tortueux, ses peurs tenaces et ses envolées libératrices. Laissons au maître le soin de l'illustrer.

« Suivant que le virage la projetait vers la gauche ou vers la droite, c'était contre l'horizon au-dessus de Montbrun qu'Ennemonde allait s'appuyer jusqu'à toucher le soleil couchant, ou contre les grands glaciers des Alpes par-delà lesquels montait la nuit. Si la course se faisait le matin, elle allait d'un côté frotter ses joues dans les vents de l'aurore et de l'autre passer comme une hirondelle au-dessus des brouillards qui contenaient Montbrun. De temps en temps, elle regardait son beau Samuel qui conduisait, très détaché des contingences terrestres lui aussi, tenant à peine le volant avec deux doigts. Si Honoré avait pu les voir, s'il avait pu surtout s'intéresser encore à eux, il aurait dit que ces deux-là étaient ancrés dans le péché, à leur aise dans le péché, arrivés au port dans le péché. »